

Des retours attendus

... *Et la nuit d'Anne-Marie Alonzo*, Trois, 84 p.

Le corps et mon frère de Lynn Diamond, Triptyque, 205 p.

Un fin passage de France Daigle, Boréal, 129 p.

La fin des terres de Monique Juteau, Lanctôt éditeur, 69 p.

Lucie Joubert

Numéro 187, novembre–décembre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17119ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Joubert, L. (2002). Des retours attendus / ... *Et la nuit d'Anne-Marie Alonzo*, Trois, 84 p. / *Le corps et mon frère* de Lynn Diamond, Triptyque, 205 p. / *Un fin passage* de France Daigle, Boréal, 129 p. / *La fin des terres* de Monique Juteau, Lanctôt éditeur, 69 p. *Spirale*, (187), 54–55.

DES RETOURS ATTENDUS

... ET LA NUIT d'Anne-Marie Alonzo

Trois, 84 p.

LE CORPS DE MON FRÈRE de Lynn Diamond

Triptyque, 205 p.

UN FIN PASSAGE de France Daigle

Boréal, 129 p.

LA FIN DES TERRES de Monique Juteau

Lanctôt éditeur, 69 p.

IL EST toujours agréable de découvrir des voix neuves; se réjouissent tout aussi réjouissantes, cependant, les saisons littéraires qui ramènent, dans l'actualité du livre, les dernières parutions de nos auteures favorites. Frisson d'anticipation, instant d'appréhension, période d'adaptation: en littérature, un texte ne chasse pas l'autre. On reste longtemps imprégné des romans, des poèmes, qui ont marqué nos lectures: il faut en quelque sorte les abandonner pour se plonger dans les nouveaux univers qui s'offrent à nous. Cette année aura été fertile en retrouvailles du genre.

Le murmure comme imploration

Anne-Marie Alonzo, d'abord, que l'on n'avait pas lue depuis 1994, signe un recueil tout en dépouillement dont la poésie contraste avec le reste de l'œuvre. Là où, auparavant, le lecteur se faisait écorcher vif par des vers misant essentiellement sur l'inversion pour donner à sentir un corps détraqué, qui ne répond plus, et un esprit, lui, toujours à l'affût, s'impose maintenant un murmure. Constitué de courts paragraphes qui rappellent les mouvements d'une pensée qui, alternativement, s'emploie à recréer des images enfouies et à renouer les fils de la mémoire, ... et la nuit rend hommage à une disparue dans un souffle confidentiel qui évoque l'humilité de l'orante: « tes photographies comme chemin de croix je m'arrête devant l'une tremblante récitant chapelets de souvenirs suffoquant entre chaque pose/te revoir assise un peu partout dans le jardin la cuisine le salon la maison est encore tienne et tu l'habites royale laissant tes tasses de café turc de pièce en pièce comme autant de petits cailloux blancs. » De fait, chaque poème est un instant volé au passé, un fragment d'existence, dont l'ensemble reconstitue la vie, non seulement de l'en allée, mais de celle condamnée à rester et à retourner dans une nuit d'incertitude évoquée dans les points de suspension du titre: « vivre se joue en aval se joue à présent comme périr. » Alonzo fait à rebours le parcours maternel, depuis la blancheur d'Alexandrie, et s'inscrit en

témoin impuissant de l'inéluctable suite des choses: « surgir d'entre les vivants tout reprendre à zéro et crier victoire tu es là rayonnante tu portes tes bijoux pour séduire la vie te courtise pas encore la mort il y a des maux et des phrases des histoires à raconter pour pouvoir gagner du temps/les jours tristes s'allongent sous les tilleuls surprendre alors la musique de ta chambre à la mienne les persiennes grandes ouvertes le soleil en berne car la vie ne ressemble à rien tant que la mort insiste. » La confrontation mère-fille jadis au centre de la pièce *Une lettre rouge orange et ocre*, qui donnait à lire un étrange rapport conjugal de dépendance entre deux âmes blessées, s'estompe au profit du bilan douloureux d'une coexistence obligée mais pacifiée et désormais révolue.

Cette confession sans pudeur, d'une tristesse infinie, apporte pourtant un étrange réconfort: elle parle en fait pour ceux et celles qui ont perdu la mère, l'essentielle, et qui n'ont jamais su trouver les mots pour le dire. Alonzo, en évoquant ces émotions universelles, se fait la porte-parole de tous nos deuils.

Le corps du délit

L'impuissance à asservir la mort, toujours gagnante en bout de parcours, imprègne aussi le dernier roman, fascinant, de Lynn Diamond. Bâti sur une intrigue qui relève du polar (la narratrice rencontre un homme qui lui dit savoir qui a assassiné son frère, un schizophrène évadé de sa maison d'internement), *Le corps de mon frère* est plutôt, à l'instar du recueil d'Alonzo, la reconstitution en nuances d'un drame intime. L'incipit donne le ton de ce parcours rétrospectif: « J'ai refermé la porte. Je me suis assise, j'ai posé mon cœur sur la table et le sang de mon frère s'écoulait tout à côté de moi sur la feuille blanche. Dans les heures qui suivirent, j'ai mis par écrit tout ce que m'avait confié son assassin. » Ici s'amorce une chasse à la vérité hors de l'ordinaire qui ne recherche pas les faits mais les émotions rattachées aux événements: l'inquiétude qui ronge et tue à petit feu, la valse hésitation entre la volonté d'aller au fond des choses pour en avoir le cœur

net et l'angoisse de ce qu'on pourrait découvrir, les visites à l'hôpital psychiatrique, le rapport de force avec la mère et la relation incertaine avec le père dont les dettes de jeu pourraient être à l'origine de la disparition du frère.

Servie par une écriture puissante, la mise en abyme de cette narratrice écrivaine qui se regarde relater sa propre histoire récupère les moindres détails comme pour battre en brèche le surréalisme dans lequel baignent tous les accents de cette fiction (vécue?) à la limite du vraisemblable. Elle conclut en ces termes sa rencontre avec l'assassin: « C'était vraiment un pourri, un pourri si extraordinairement banal, si humainement banal à qui, en partant, machinalement, je serrai la main. Que je serrai de nouveau parce que la première fois sa main était molle dans la mienne et que j'en avais été étonnée: ma main avait été étonnée, parce que mon cerveau en terme de pensée était gelé: j'étais sonnée. Sa main molle dans la mienne signifiait qu'il ne m'avait pas serré la main. [...] À notre deuxième rencontre, lorsque je l'interrogerai, il répondra que pour mon frère, il avait été payé 20 000 dollars. » Narration placide en apparence, sous laquelle couve toutefois une colère inouïe qui n'éclatera jamais, sinon dans l'horreur de la prose. Au-delà de l'intrigue captivante, ce roman met surtout en relief la vanité de la vérité, qui s'évapore dès qu'on la touche et qui ne règle rien; il souligne aussi l'incompatibilité de tous ces êtres à la dérive, liés par le sang, dans toute la force de l'expression — incompatibilité que résume Diamond en formules lapidaires: « Pendant que [mon frère] recevait des électrochocs, je lisais les existentialistes. » Un texte fort et troublant qui réussit à amalgamer la beauté d'un style au cauchemar vécu par une narratrice aussi près de l'auteure que peut le permettre l'écran de la fiction.

La face cachée du monde

Sur un mode beaucoup plus désinvolte, France Daigle aborde aussi la question de la finalité de l'être dans son roman *Un fin passage* dont le titre, déjà, annonce l'ultime seuil de la vie à



Red Room (détail) de Johannes Zits, 2002

Paul Litherland

franchir. Les nombreux personnages, dont certains présentés en périphrase, forment une galerie disparate de gens ordinaires aux destins entrecroisés : la femme à la laitue, l'homme qui n'a pas l'air de lire, la femme qui ne fume qu'en public, la femme aux doigts rongés, gravitent en alternance autour d'une voix centrale dont on comprend très vite qu'elle n'est plus de ce monde mais dans un état intermédiaire : « *Mais comment te faire comprendre à toi, mon fils, que je suis un suicidé involontaire, un suicidé inexact ? que l'intention de mort qu'on m'attribue est une erreur ? De toute façon, je n'aurais jamais choisi de mourir un jeudi.* » À ce je qui cherche un sens à sa mort répondent des hommes et des femmes qui voyagent dans l'espoir que ces trajectoires les aideront à coïncider avec eux-mêmes.

Ce roman, qui demeure alerte dans le sérieux de son propos, présente aussi un intérêt culturel dans la mesure où l'auteure, acadienne d'origine, signifie par le biais des déplacements de ses personnages son envie de s'ouvrir sur le monde sans pour autant renier ses racines. À travers le couple composé de Terry et Carmen plus particulièrement, Daigle cristallise la situation de la littérature acadienne actuelle : branchée sur le reste du monde, fière de sa *parlure*, neuve dans son affirmation et sa diversité relativement

récentes, inquiète par moments et toujours rafraîchissante.

Sauve qui peut

La fin des terres de Monique Juteau explore aussi le thème du voyage. Fragmenté en cinq courts récits (on en aurait souhaité quelques-uns de plus), l'ouvrage pousse plus avant l'onirisme déjà très présent dans les romans précédents de Juteau. Dans *En moins de deux*, par exemple, le lecteur était plongé au milieu d'un monde fou (psychédélique) où se côtoyaient le monstre de Jéricho, les *smolls* volants — des animaux à quatre cents yeux, deux cents pour voir au loin, deux cents autres pour lire le journal — et une écuyère qui ne montait pas que sur ses grands chevaux. Ces personnages s'agitaient toutefois dans une intrigue romanesque vraisemblable. Ici, même s'il faut une fois de plus laisser la logique au vestiaire, Juteau flirte carrément avec la science-fiction. Est-ce l'envie de pousser un cran plus loin la recherche de l'effet insolite ? Le besoin d'inventer des mots pour raconter l'inénarrable ? « La Stivdi » (Société des tissus en voie de disparition), la partie la plus forte du recueil, incline à penser dans ce sens : « *Cent cinq ans bientôt. [...] Je cherche la tirette de cette*

longue fermeture éclair en plastique qui parcourt mon thorax, et lentement je manœuvre. La fermeture éclair descend. Peu à peu, la peau se divise. Ça ne fait pas mal. Ça ne saigne pas non plus. Me croirez-vous ? Les viscères apparaissent. Ils battent la chamade dans des poches transparentes réunies l'une à l'autre par des sondes. Rien ne coule, ne se répand. » Ces différents univers, plus hirsutes les uns que les autres, ont en commun l'obsession du langage et des mots et, bien sûr, l'idée fixe d'arriver en toute lucidité à la fin des terres, c'est-à-dire de maîtriser enfin le fil de son existence : le petit-poète-chéri, avec un traductophone rempli de mots anglais inséré dans l'avant-bras, aura ainsi fort à faire pour ne pas se perdre de vue en cours de route. Bref, à l'exception du dernier récit, « Petit théâtre d'une romancière », qui ressemble davantage à un règlement de comptes qu'à une belle folie, ce trop court ouvrage promet de belles échappées pour les lecteurs avides de dépaysement. Tout comme Maïté, cette jeune fille qui rédige un « désopuscule », Juteau a « *le goût de l'excès, de la désobéissance littéraire* ». Son imagination débridée, grinçante par moments, est bienvenue : elle permet un salutaire détournement vers l'impensable.

LUCIE JOUBERT